

Seneffe, 12, 13 et 14 août 2014

p.137 – Question écrite de Marianne Kaas : « C'était des fleurs, etc., plusieurs fois *c'était...* Quelle est la différence entre *il y avait* et *c'était...*? Je sens que ce n'est pas tout à fait pareil, mais je n'arrive pas à saisir la différence... » Réponse écrite de JPT : « C'est en effet assez comparable, mais, dans un cas, c'est le verbe avoir, et dans l'autre, c'est le verbe être ! Au début de *La Télévision*, j'utilisais une longue litanie dans le même genre pour décrire les images de la télévision : C'était, c'était, c'était... »

p.140 – libérant : est-ce la pluie qui libère les arômes, ou l'odeur qui libère ses arômes? JPT dit que c'est la pluie qui libère les différents arômes de l'odeur de chocolat.

p.141 – qui. JPT explique que le sujet est « cette odeur de chocolat suave. » C'est bien l'odeur (qui devient liquide parce qu'elle se mêle à la pluie qui tombe) qui colle à la peau, qui mouille les vêtements, pénètre les yeux et dégouline sur les joues. C'est toujours l'odeur « qui exsudait, qui suintait » À partir de là, l'odeur s'incarne, devient matérielle, elle suinte et devient une bruine (de couleur) noir ferrugineux. »

p.143 – obsessionnelle, « qui relève de l'obsession », selon le Larousse. L'odeur est devenue une obsession, elle est « obsédante. »

p.154 - la silhouette (...) qui me tournait le dos (...), la fixité du visage. JPT explique que Marie tourne le dos au narrateur, mais elle est légèrement de profil, de sorte qu'il peut apercevoir l'expression de son visage, il ne le devine pas.

p.154 – comme si l'invisible était entré dans ma vision, et l'éternité dans le temps. - JPT explique qu'il y a là une discrète allusion à Bernardin de Sienne, que cite Daniel Arasse dans la préface de *L'Annonciation italienne* : « en temps qu'elle implique l'Incarnation, l'Annonciation est ce moment où l'incommensurable vient dans la mesure. »

L'incarnation, selon Bernardin de Sienne, est le moment où « l'éternité vient dans le temps, l'immensité dans la mesure, le Créateur dans la créature, Dieu dans l'homme (...) l'incorrupible dans le corruptible, l'infigurable dans la figure, l'inénarrable dans le discours, l' inexplicable dans la parole, l'incirconscriptible dans le lieu, l'invisible dans la vision, l'inaudible dans le son. »

Et puisqu'il est question de Daniel Arasse, voici un extrait d'une lettre de JPT à Irène Lindon pendant les corrections de *Nue* : « Par ailleurs, même page, la petite question anodine que vous me posez : "Est-ce que vous tenez à "lys" plutôt que "lis"" m'a plongé dans un abîme (ou abyme) de perplexité. Dans un premier temps, j'ai consulté le *Dictionnaire historique de la langue française*, qui est assez détaillé et instructif sur la question, mais ne permet pas véritablement de trancher : "l'orthographe lys, qui date du XIVe siècle, inconnue au XVIIe et XVIIIe, est redevenue courante depuis le XIXe siècle". Poursuivant mes recherches, et trouvant finalement autant de lis que de lys chez les meilleurs auteurs, je me suis dit que j'allais m'aligner sur l'historien d'art Daniel Arasse, grand spécialiste de la question, et que je l'orthographierais comme lui. J'ai donc acheté son *Annonciation italienne, une histoire de la perspective*, livre de 375 pages, qui compte une centaine d'illustrations d'Annonciations italiennes, avec des images de la fleur quasiment à chaque page, mais jamais le moindre mot imprimé, pour voir comment Arasse l'orthographiait. Et ce n'est que ce matin, dans un autre livre de Daniel Arasse que j'avais à la maison, toujours sur le même thème — une lecture entraînant une autre — que, finalement, dans la description qu'il fait d'une *Annonciation* de Girolamo da Cremona, je suis tombé sur cette phrase : "sur le sol, à l'aplomb du lys de

Gabriel" (Daniel Arasse, *On n'y voit rien*, Denoël, 2000). Dont acte. Je maintiens donc mon lys (avec Arasse, avec Rimbaud aussi, d'ailleurs : "Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles/ La blanche Ophélie flotte comme un grand lys". Rimbaud)

Mais votre question n'aura pas été vaine, car, ayant passé la semaine sur les *Annonciations* italiennes de la Renaissance, j'ai été amené à revoir toutes les majuscules et tous les italiques dans le long paragraphe des pages 89 et 90. Par ailleurs, il m'est apparu que parler de *L'Annonciation* de Botticelli, comme je le fais, n'est peut-être pas très précis, puisque Botticelli a peint au moins sept *Annonciations*. La mienne, celle que j'évoque au bas de la page p. 90, est appelée par Arasse "*L'Annonciation* peinte par Botticelli en 1489-1490", on l'appelle aussi souvent "*L'Annonciation du Cestello*", mais je préfère, pour ma part, le plus simple "*L'Annonciation* de Botticelli qui se trouve aux Offices" qui fait moins savant et laisse même une petite part à l'incertitude (car il y a deux *Annonciations* de Botticelli aux Offices !). »

p.155 - que je remodelais à ma main. JPT explique qu'il emploie l'expression « à ma main » comme « à ma convenance, à ma guise », alors qu'il semblerait qu'elle veuille plutôt dire « à mon rythme, à mon allure. »

p.156 - décor de tableau florentin: tableau florentin, ou décor florentin? JPT dit que c'est plutôt décor florentin.

p.169 - égalisant nos âmes. JPT dit que c'est les mettre en harmonie, les unifier. Il y a une référence consciente à la citation de la loi physique « qui veut que deux corps qui entrent en contact ont tendance à égaliser leur température » (p. 103). Il suggère d'employer le même verbe dans les deux cas.

p.150 - Question écrite de Marianne Kaas : « ce raté, cet acte singulier : y a-t-il, dans le mot *acte*, une association avec le terme freudien *acte manqué* ? Et *singulier*, est-ce ici *curieux*, *étrange*, ou plutôt *spécifique*, *spécial* ? » Réponse écrite de JPT : « Oui, l'idée d'acte manqué au sens freudien est sans doute sous-entendue dans mon emploi du mot "acte". Singulier, au sens d'étonnant, d'étrange. »

p.156 – à la Nan Goldin. JPT précise que c'est sous-entendu à la manière de Nan Goldin.

p.156/157 – Question écrite de Marianne Kaas : « Il y a Marie, personnage du livre, et Marie, la Vierge. Le problème, c'est qu'en néerlandais, les noms ne sont pas pareils, la Vierge s'appelle MariA. Donc je devrai expliciter. En bas de la page 156, Marie joue tous les rôles, celui de l'ange Gabriel et celui de Marie, de la Vierge, donc. Mais alors je ne comprends pas *la bien nommée*, c'est à dire qui a un nom qui lui convient. » Réponse écrite de JPT : « "Marie, la bien nommée" car la Vierge porte le même nom que Marie. Mais cela marche aussi avec "Maria, la bien nommée" qui me semble quand même évoquer fortement Marie. Quelques lignes plus bas (« l'expression de Marie au moment où elle recevait la nouvelle »), c'est plus ambigu, car c'est les deux à la fois, en fait. Mais, en raison de la relative qui suit, c'est nécessairement la Vierge, et il faut donc écrire ici MARIA. »

p.157 – *explicitement cités* dans de nombreux tableaux, qui sont « explicitement mentionnés », qui sont « explicitement montrés ou représentés », avec l'idée d'une référence consciente de la part du peintre.